

Avertissement

« Mais, bourgeois de France, avocats nés malins, ils sont chez vous les Cosaques, comme en Russie, par millions et dizaines de millions ! Car le Cosaque, c'est l'homme déshérité qui réclame bravement, à la pointe du fer, une place au foyer social ; c'est l'ignorant, le partageux, le brigand, le barbare – comme vous dites – en un mot, celui qui a faim et celui qui a soif et à qui vous ne voulez donner ni à boire ni à manger ; le Cosaque enfin, c'est le révolutionnaire par la force des choses, pour son intérêt, pour sa vie. Comptez, statisticiens de l'Institut, combien ils sont dans la belle France ! »

Ernest Cœurderoy, *Hurrah !!! ou la Révolution par les Cosaques*
(1854)

À l'automne 2006, Bruno Deiana nous rencontrait pour nous soumettre son manuscrit, quatre cent cinquante pages de cahiers d'écolier, mise au propre de ses cahiers de prison. Le texte que nous publions ici n'en diffère que par la correction de quelques fautes d'orthographe, ainsi que par le découpage en chapitres, établi par l'auteur à notre demande.

Il n'y a rien à ajouter à ce qu'écrivait l'auteur, sur lui-même, sur son passé ou son présent, sur sa démarche « littéraire ». Mais il n'est peut-être pas superflu d'insister pour que le lecteur n'oublie pas un instant *d'où parle* Deiana : du fond d'un cachot « démocratique » où l'a envoyé pour une énième fois une société vindicative ; puis de son logement HLM du quartier des Aviateurs, dans la célèbre cité du Val-Fourré, à Mantes-la-Jolie dans la banlieue ouest de Paris, où il vit pauvrement de sa maigre allocation adulte handicapé. Le lecteur doit ainsi juger de l'intérêt du récit de Deiana à la mesure de l'incroyable indigence de l'habituelle marchandise « littéraire » issue des cités, y compris le rap et le slam. Considérant par ailleurs que tout ce qui touche aux « zones urbaines sensibles » est toujours soupçonné – à juste titre – de manquer d'authenticité, nous invitons quiconque douterait de celle du présent récit à se rendre au Val-Fourré pour s'y faire par soi-même son opinion : flics et journalistes sont seuls à y être mal reçus.

Citéen est d'abord le témoignage, certes quelque peu décousu, de l'un des rares survivants de la « vieille » génération de la « racaille » des cités – comme dit l'autre –, celle du fameux Kiss Club de Strasbourg-Saint-Denis, cauchemar de la police et du bourgeois parisien au tournant des années 1970-1980. Mais Deiana ne cherche pas à faire œuvre d'historien, ni de criminologue : ce qui lui importe est simplement de décrire sans fard tout le sordide de la réalité sociale de nos quartiers et, plus ambitieux, de se faire le porte-parole de tous ceux qui en ont assez de la subir. Et c'est précisément en tant qu'ancien « Kissman », rescapé d'une génération sacrifiée de rebelles irréductibles, que Deiana s'est acquis assez de légitimité pour s'autoproclamer « héraut » de la colère des « citéens » – de cette même colère qui, aux premiers jours de novembre 2005, faisait trembler de terreur les possédants et leurs larbins, et qui se perpétue, diffuse, au cours d'affrontements quotidiens, malgré toutes sortes de censures, calomnies, provocations, tentatives de récupération : « Notre mandat de représentants du parti prolétarien, nous ne le tenons que de nous-mêmes, mais il est contresigné par la haine exclusive et générale que nous ont vouée toutes les fractions du vieux monde et tous les partis. » (Marx)

Le récit de Deiana prend ainsi l'aspect d'une sorte de « programme politique », que l'on pourrait situer à la croisée des revendications spontanées des ouvriers « partageux » du XIX^e siècle et des exigences du « mouvement antimondialisation » moderne (ou plutôt de ce qu'il en reste, qui s'attend désormais à devoir faire face à la généralisation de l'emploi des techniques « contre-insurrectionnelles » par les mafias d'État qui contrôlent le capitalisme mondialisé : quadrillage des quartiers populaires, établissement de listes noires, organisation de milices paramilitaires et d'escadrons de la mort, provocations terroristes, etc.). Le lecteur pourra y relever un certain nombre de maladroites d'expression, d'ambiguïtés, d'indulgences inutiles, de jugements à l'emporte-pièce. Mais ce sont là les défauts inévitables d'un « programme » qui, à l'image du milieu dont son auteur est issu, ne reconnaît aucune idéologie, aucun dogme, aucun maître à penser, dont la seule ambition est d'avancer des propositions qui pourraient concrètement améliorer le sort des couches sociales les plus « défavorisées », et qu'on empêche d'accéder aux leçons de l'histoire. Deiana dresse ainsi quelque chose comme un cahier de doléances, un catalogue de revendications que le système se devrait de satisfaire en toute urgence, en quelque sorte *sous peine* d'insurrection révolutionnaire. Mais comme en même temps Deiana ne se berce pas d'illusions sur la capacité du système à se réformer dans un sens plus social et plus humain, *Citéen* exprime au final *le programme minimum d'une révolution sociale* bien davantage qu'un programme « réformiste » destiné à sauver le système au prix de quelques ravalements de façade. Le lecteur pourra se convaincre de la vigilance de Deiana envers toute tentative de récupération de cet acabit, en s'intéressant au personnage de Jean-Ernest Bellier, type du *bourgeois-caméléon* dont le discours plus ou moins « altermondialiste radical » masque mal la crapulerie. Car l'idéologie « altermondialiste » (ou mieux « altercapitaliste »), héritière du dogme stalinien, n'a plus l'attrait ni la force de celui-ci : elle ne sait plus cacher *ses origines sociales*, intellectuelles-bourgeoises, et en conséquence ne parvient plus à embrumer de mensonges « prolétariens » l'esprit des masses exploitées. Quoi que puissent faire toutes les nuances de la propagande en faveur du système d'exploitation, la mentalité d'esclave du vieil ouvrier résigné à purger sa perpète à l'usine se dissout dans le mouvement général de « précarisation » du travail, pour laisser place à l'esprit d'insoumission de *la pègre précaire*, qui redécouvre les vertus du vol et du pillage, du sabotage et de la grève sauvage, de l'incendie et de l'émeute, avec le rêve d'un monde plus libre et fraternel.

« Le peuple de l'Abîme n'avait rien à perdre que sa misère et la douleur de vivre. Et qu'avait-il à gagner ? » (Jack London, *Le Talon de fer*, 1908)

Éditions Antisociales

Paris, mai 2007

